

De la régression analytique à la célébration : le phénomène Goldhagen

Jean Solchany

Citer ce document / Cite this document :

Solchany Jean. De la régression analytique à la célébration : le phénomène Goldhagen. In: Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome 44 N°3, Juillet-septembre 1997. pp. 514-529;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhmc.1997.1882>

https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1997_num_44_3_1882

Fichier pdf généré le 10/04/2018

DE LA RÉGRESSION ANALYTIQUE À LA CÉLÉBRATION MÉDIATIQUE : LE PHÉNOMÈNE GOLDHAGEN

Avec *Les bourreaux volontaires de Hitler*, rarement une thèse de doctorat aura suscité une controverse aussi intense et rencontré un succès aussi massif bien au-delà du milieu des historiens universitaires, aux États-Unis d'abord, en Allemagne ensuite, mais aussi, à un moindre degré, dans une dizaine d'autres pays de par le monde. Publié outre-Atlantique en avril 1996, le livre de Daniel Goldhagen est paru en allemand en août de la même année avant de sortir dans sa version française dès le mois de janvier de l'année suivante¹. Ce dernier signe ne trompe pas : la rapidité de la traduction d'un ouvrage érudit et volumineux dans un pays traditionnellement peu ouvert à l'historiographie du nazisme en dit long sur l'intérêt et les polémiques suscités par la thématique des « Allemands ordinaires »². Aux États-Unis, l'ouvrage de Daniel Goldhagen a longtemps figuré sur la liste des best-sellers. Lors de leur sortie en Allemagne, *Les bourreaux volontaires de Hitler* ont franchi la barre des 100 000 exemplaires en quelques semaines. En France, s'il a connu une diffusion moins spectaculaire, le livre s'est tout de même vendu à 25 000 exemplaires en trois mois et fait partie du catalogue du club de vente « Le grand livre du mois ».

Ce succès phénoménal ne manque pas de surprendre. Certes, Daniel Goldhagen, assistant en sciences politiques à l'Université de Harvard, a le mérite

1. Daniel Jonah GOLDHAGEN, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, 1997. Pour la version anglaise, voir *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, 1996. Les citations mentionnées dans le cours du texte sont extraites de la version française ; les renvois de pagination figurent en fin de citation, entre parenthèses.

2. De nombreux compte rendus, rédigés par des universitaires, des journalistes ou des romanciers, ont été publiés dans la presse anglo-saxonne et allemande dès la sortie des *Bourreaux volontaires de Hitler* ; pour les textes les plus marquants, voir le recueil de Julius H. SCHOEPS (dir.), *Ein Volk von Mördern ? Die Dokumentation zur Goldhagen-Kontroverse um die Rolle der Deutschen im Holocaust*, Hambourg, 1996. En France, plusieurs revues se sont fait l'écho de la controverse : dans son numéro de janvier-février 1997, *Le Débat* publie plusieurs prises de position ainsi qu'une réponse de Daniel Goldhagen aux critiques qui lui sont adressées ; dans son numéro de février-mars 1997, *Les Temps Modernes* publient également une série d'articles consacrés au sujet, dont une contribution de Raul Hilberg. Parmi les analyses les plus synthétiques, signalons notamment Omer BARTOV, « Monstres ordinaires », *Le Débat*, janvier-février 1997, p. 123-131 ; Philippe BURRIN, « Il n'y a pas de peuple assassin ! », *L'Histoire*, n° 206, janvier 1997, p. 82-85 ; Hans MOMMSEN, « Die dünne Patina der Zivilisation », *Die Zeit*, n° 36, 30 août 1996, p. 14-15 et Hans-Ulrich WEHLER, « The Goldhagen Controversy : Agonizing Problems, Scholarly Failure and the Political Dimension », *German History*, 15, 1997, n° 1, p. 80-91. Mentionnons enfin un essai consacré à la controverse Goldhagen : Édouard HUSSON, *Une culpabilité ordinaire ? Hitler, les Allemands et la Shoah*, Paris, 1997.

d'aborder une problématique encore peu traitée par l'historiographie : son ambition est en effet de décrire les actes et de cerner les motivations de la base de la hiérarchie impliquée dans la mise en œuvre de la « Solution finale ». Ce ne sont donc pas les Himmler et autres Heydrich qui se trouvent au centre de l'analyse, mais les exécutants obscurs du génocide, qu'il s'agisse des policiers auteurs de fusillades massives en Pologne occupée, du personnel des camps responsables de l'extermination par le travail ou des gardes chargés d'évacuer, lors des sanglantes « marches de la mort », les camps de concentration menacés par l'avancée des troupes alliées. Avec ces deux dernières catégories de tueurs, Daniel Goldhagen oriente l'attention vers des aspects jusqu'alors largement ignorés de l'horreur nazie. En proposant de revoir à la hausse le nombre de personnes impliquées dans la mise en œuvre de la « Solution finale » et de repenser la place de l'antisémitisme dans l'histoire du génocide, il s'engage en outre sur des pistes *a priori* pertinentes.

Le caractère novateur des *Bourreaux volontaires de Hitler* doit cependant être relativisé. Daniel Goldhagen n'est en effet pas le premier chercheur à explorer l'univers de la composante non concentrationnaire de la Shoah. En 1992 déjà, l'historien américain Christopher Browning avait manifesté son intérêt pour les « hommes ordinaires » et s'était penché, dans une étude qui a fait date, sur le comportement criminel des bataillons de police engagés en Pologne³. Au-delà du désormais célèbre 101^e bataillon de réserve de la police d'ordre (*Ordnungspolizei*), nombre d'études récentes apportent des éléments d'information et d'explication conséquents sur le comportement des hommes ordinaires sous le nazisme, concernant notamment la question de l'antisémitisme, le degré d'adhésion au régime, l'armée ou la participation au génocide. Les réflexions de Daniel Goldhagen s'inscrivent donc, semble-t-il, dans un *trend* récent de l'historiographie qui vise à placer les hommes ordinaires de l'Allemagne nazie au centre de l'analyse, sous la double influence des impératifs de l'histoire du quotidien (*Alltagsgeschichte*) et des remises en question du schéma totalitaire. Reste que s'ils touchent incontestablement à des problématiques essentielles, les questionnements de Daniel Goldhagen perdent une grande partie de leur pertinence de par leur caractère rudimentaire. Si les *Bourreaux volontaires de Hitler* posent de vraies questions, c'est de façon très simplificatrice ; en outre, les réponses proposées sont étonnamment archaïques. Des décennies de réflexion historique sur le nazisme et l'Holocauste semblent ignorées au profit d'un déterminisme idéologique d'une grande pauvreté conceptuelle. Cette combinaison entre un questionnement mal formulé en dépit de sa dimension potentiellement novatrice et le traitement irrecevable qui lui est apporté, telle est la marque de fabrique d'un ouvrage dont la forme même apparaît surprenante.

Tout d'abord, le lecteur le moins attentif ne peut manquer de remarquer la formidable assurance de Daniel Goldhagen, qui présente sa réflexion comme une percée historiographique majeure et annonce dès l'introduction sa volonté de « repenser les aspects centraux de l'Holocauste ». Sans doute tout historien s'efforce-t-il de mettre en valeur les acquis de sa recherche et aspire à voir

3. Christopher BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, 1994. L'ouvrage a été réédité en 1996 en format de poche dans la collection 10/18. Pour une présentation succincte des analyses de Christopher Browning, voir Jean SOLCHANY, « Des hauts responsables aux hommes ordinaires : anatomie de la " Solution finale " », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 42-3, juillet-septembre 1995, p. 481-486. Sur la police d'ordre, voir également Konrad KWIET, « Auftakt zum Holocaust. Ein Polizeibataillon im Osteinsatz », in Wolfgang BENZ, Hans BUCHHEIM, Hans MOMMSEN (dir.), *Der Nationalsozialismus. Studien zur Ideologie und Herrschaft*, Fischer, 1993, p. 191-208, et Heiner LICHTENSTEIN, *Himmlers grüne Helfer : Die Schutzpolizei und Ordnungspolizei im « Dritten Reich »*, Cologne, 1990.

reconnaître son travail comme une œuvre novatrice, voire comme une remise en cause historiographique. Cette aspiration est naturelle ; elle correspond au besoin pour tout chercheur — jeune et moins jeune — de se profiler sur le marché universitaire en vue d'un futur recrutement ou d'un possible bénéfice symbolique ou matériel. Elle est également légitime puisque la connaissance historique progresse par révision de l'état antérieur de la recherche. De ce point de vue, la verve iconoclaste de Daniel Goldhagen n'est pas pour déplaire, dans un milieu universitaire souvent guetté par la routine conceptuelle. Un seul et unique ouvrage est-il pour autant en mesure de remettre radicalement en cause plusieurs décennies de réflexion intensive sur une question aussi complexe que la Shoah ? N'y a-t-il pas une limite au-delà de laquelle l'aspiration à la révision témoigne soit d'une pure logique de *marketing*, soit d'une ambition prométhéenne qui est hors de portée du chercheur individuel ? Il est loisible de se le demander lorsque Daniel Goldhagen affirme sans hésitation : « Expliquer l'Holocauste demande une révision radicale de ce qui a été écrit à ce jour. Le présent livre opère cette révision » (p. 16). Cette critique frontale de l'historiographie de la Shoah est renouvelée à de nombreuses reprises tout au long du livre. Peu soucieux de ménager les autorités existantes, l'auteur éreinte les grands noms de la recherche sur le génocide, un procédé qui peut réjouir, mais aussi irriter. Raul Hilberg est ainsi présenté comme le représentant le plus éminent de ces « tenants » des « explications traditionnelles » qui ont cru à tort que les exécutants du génocide devaient surmonter des scrupules moraux avant d'accomplir leurs actes criminels (p. 381). Est également rejetée avec virulence la thèse suivant laquelle la division des tâches aurait facilité les tueries, les exécutants ne pouvant connaître la véritable portée de leurs actes : « Cette explication est à ce point insoutenable (...) qu'on ne la mentionne ici que parce que certains ont cru bon de la reprendre. Michael Marrus, qui est de ceux-là, écrit avec une certitude que rien n'autorise... » (p. 472, note 31). Wladimir Sofsky n'est pas mieux loti : « Son analyse souffre de graves défauts » (p. 508, note 29) ; il est vrai qu'il est guidé par un « cadre interprétatif déficient » (p. 587, note 87). Philippe Burrin se voit quant à lui taxer de naïveté : « Burrin, sans tenir compte de cela ni de l'énorme dimension de ces tueries, s'en remet au langage camouflé des Allemands » (p. 503, note 75). Mais c'est Christopher Browning qui, plus que tout autre, fait l'objet, par longues notes interposées, des attaques les plus structurées et les plus agressives, bien que son nom n'apparaisse jamais dans le corps du texte. Le lecteur pressé, ou qui n'aura pas eu le courage de se reporter à la masse particulièrement indigeste des notes en fin d'ouvrage (une centaine de pages en caractères lilliputiens !), ignore tout simplement qu'un travail de fond a déjà été publié sur l'une des trois études de cas menées par Daniel Goldhagen. Étant donné la force et l'arrogance de la charge lancée contre Christopher Browning, le procédé est à la limite de la déontologie scientifique.

S'il explique certaines réactions agacées, le formidable aplomb de Daniel Goldhagen n'est cependant pas ce qui surprend le plus. Plus fondamentalement, l'architecture des *Bourreaux volontaires de Hitler* suscite l'interrogation. Le lecteur ne sait en effet pas très bien à quoi il a affaire. S'agit-il d'une étude de cas ou de plusieurs études de cas sur les « Allemands ordinaires », autrement dit d'une analyse ciblée, caractéristique d'une recherche de doctorat dont le public universitaire et non-universitaire découvre la version publiée ? C'est en tout cas ce que semble indiquer Daniel Goldhagen : « Comprendre les actes et l'état d'esprit de dizaines de milliers d'Allemands ordinaires qui, comme le capitaine Hoffmann [l'un des deux capitaines du 101^e bataillon (J.S.)], ont participé au génocide, tel est l'objet du présent livre » (p. 12). Mais ce noyau central est laissé de côté jusqu'à la 183^e page et presque la moitié de l'ouvrage

est consacrée à des réflexions de portée beaucoup plus générale, concernant notamment la nature de l'antisémitisme allemand. Par son ambition iconoclaste comme par l'ampleur des généralisations opérées, *Les Bourreaux volontaires de Hitler* se présentent en réalité comme une relecture de l'histoire de l'Holocauste, dont le centre de gravité ne serait plus Auschwitz et les camps d'extermination, mais la pulsion antisémite et exterminatrice des « Allemands ordinaires ». Le livre oscille donc entre plusieurs genres contradictoires de la rhétorique historique. Ce mélange n'est pas critiquable en tant que tel, mais il débouche sur une analyse caricaturale et réductrice de la Shoah, de ses causes et de son déroulement.

En effet, alors que les historiens se méfient de plus en plus des grandes explications générales, surtout lorsqu'elles sont brandies dans une perspective monocausale, Daniel Goldhagen n'hésite pas à marteler la thèse de l'antisémitisme éliminationniste ; celle-ci constitue l'axe central de son analyse et fait l'objet de multiples redites tout au long de l'ouvrage. C'est donc un lecteur épuisé qui atteint le 16^e et dernier chapitre, précisément intitulé « L'antisémitisme éliminationniste, motivation du génocide ». Cette thèse est la suivante : depuis le XIX^e siècle, les Allemands seraient tenaillés par un antisémitisme d'un type particulier, phénomène en quelque sorte ahistorique ancré au plus profond de leur culture politique. Les phases de rémission de ce sentiment haineux sont trompeuses. Quel que soit le caractère plus ou moins avéré de ses manifestations, l'antisémitisme éliminationniste est constamment présent et explique fondamentalement l'accession de Hitler au pouvoir. Le nazisme, son idéologie, le système politique qu'il a engendré ne jouent cependant qu'un rôle secondaire dans l'économie générale de l'analyse : Hitler n'est pas loin d'apparaître comme un simple déclencheur qui permet l'épanouissement d'une potentialité exterminatrice enracinée de longue date dans les mentalités allemandes. Cette relecture rudimentaire de l'antisémitisme allemand prête le flanc à bien des critiques.

Tout ce qui témoigne de l'émancipation progressive des Juifs allemands au cours du XIX^e et du début du XX^e siècle est ainsi considéré comme un épiphénomène. Seul importe le constat d'un antisémitisme virulent censé posséder l'ensemble de la société allemande, au point de devenir son « sens commun ». Pour fonder cette assertion, Daniel Goldhagen répertorie un grand nombre de textes antisémites qui démontrent la force de l'antisémitisme chez bien des idéologues et des pamphlétaires et, au-delà, dans une fraction de l'opinion. Il évoque ensuite les manifestations de l'antisémitisme dans les formations politiques, en particulier dans les rangs conservateurs. Il observe ainsi avec justesse que bien des libéraux, y compris parmi les plus progressistes et les plus favorables à l'émancipation des Juifs, sont en réalité antisémites. Daniel Goldhagen rappelle aussi, là encore avec raison, que l'antisémitisme touche également le mouvement ouvrier. Mais peut-on conclure de ces observations que l'ensemble de la population allemande était possédée par un antisémitisme éliminationniste primitif et agressif ? Répondre par l'affirmative reviendrait à projeter sur la très grande majorité des Allemands les phobies antisémites radicales d'une minorité. Autrement dit, Daniel Goldhagen procède à une généralisation qui conduit à caricaturer la réalité d'un antisémitisme certes ubiquiste, mais dont le degré d'intensité est très variable : l'universitaire libéral comme le militant ouvrier ne sont sans aucun doute pas exempts de préjugés antisémites, mais leur antisémitisme n'est pas de même nature que la haine fanatique vouée aux Juifs par les pangermanistes ou les S.A. En outre, ces antisémitismes de nature variable ne se traduisent pas par les mêmes comportements, notamment sur le plan politique. Mais le champ des pratiques, le lien entre idéologie et politique, n'est pas véritablement pris en compte par Daniel

Goldhagen. De même la perspective comparatiste est-elle explicitement refusée, sans aucune justification véritable⁴.

Pour démontrer la virulence de l'antisémitisme allemand, y compris durant les périodes pendant lesquelles ses manifestations sont relativement limitées, Daniel Goldhagen recourt à un raisonnement par analogie. Il compare la force du sentiment démocratique aux États-Unis et l'enracinement de l'antisémitisme dans l'Allemagne d'avant 1945 : de même qu'outre-Atlantique les convictions démocratiques sont si fortement intériorisées qu'il ne vient à l'esprit de personne de les exprimer ou de les défendre (p. 43), les convictions antisémites seraient si profondément ancrées en Allemagne que peu de gens songeraient à les exprimer ! Toujours dans le registre de l'analogie, Daniel Goldhagen constate que les Américains sont peu nombreux, durant l'entre-deux-guerres, à exprimer leur nippophobie ou leur volonté de se battre contre le Japon ; à partir de décembre 1941, ils n'en manifestent pas moins avec force leur détermination à lutter contre l'« ennemi » japonais ! (p. 437). On peut légitimement se demander si de tels raisonnements ne tiennent pas plus d'une histoire « café du commerce » que d'une argumentation proprement scientifique.

Concernant la période 1933-1939, Daniel Goldhagen évoque les violences antisémites perpétrées en Allemagne. Il souligne qu'elles sont moins le produit de directives politiques que le reflet de la spontanéité antisémite de la population, dont les accès sont simplement amplifiés par un cadre politique favorisant. Il évoque également l'antisémitisme des Églises et leur absence de réaction face au génocide. Ces développements lui permettent de conclure que le « modèle cognitif antisémite était le bien commun aux nazis et aux non-nazis » (p. 124) et que « l'appui de principe, exprimé, des Allemands pour l'antisémitisme et l'entreprise éliminationniste était pratiquement sans limites » (p. 132). En bref, l'antisémitisme aurait occupé une place centrale dans les préoccupations de la population, qui aurait apporté son plein soutien au projet exterminateur du nazisme. Ce constat simplificateur fait fi des études existantes sur l'opinion allemande sous le nazisme, menées notamment par David Bankier et Ian Kershaw⁵. S'ils sont dans leur majorité antisémites, les Allemands n'en désapprouvent pas moins les actions violentes comme le boycott des magasins juifs en 1933 ou le pogrom dit de la nuit de cristal en 1938. La plupart des citoyens du Reich sont en réalité favorables à un traitement « légal » de la « question juive ». Une fois la guerre déclenchée, cette dernière devient d'ailleurs très secondaire aux yeux de la population, d'abord préoccupée par les effets du conflit sur le sort des mobilisés et sur la vie quotidienne. C'est alors un mélange d'hostilité et d'indifférence vis-à-vis des Juifs qui prédomine et non l'expression multiforme d'une obsession éliminationniste. Mais l'absence de réactions hostiles devant les persécutions, puis les déportations n'en a pas moins constitué une condition nécessaire à la mise en œuvre de la « Solution finale ». Reste que s'il est difficile de définir précisément le degré de tolérance ou d'adhésion de la population à la « Solution finale », les analyses caricaturales de Daniel Goldhagen ne permettent en aucun cas à la réflexion de progresser.

Avec le schéma de l'antisémitisme éliminationniste, le lecteur est en effet confronté à une version particulièrement rudimentaire de la thèse de la déviance allemande, une sorte de *Sonderweg* primitif qui fait davantage penser aux réflexions essayistiques des intellectuels allemands ou étrangers au lendemain

4. Sur l'antisémitisme dans l'Allemagne du XIX^e siècle, voir Shulamit VOLKOV, *Die Juden in Deutschland 1780-1918*, Munich, 1994. Pour une réflexion plus globale, voir Helmut BERDING, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, 1991.

5. David BANKIER, *The Germans and the Final Solution. Public Opinion under Nazism*, Oxford, 1992, Ian KERSHAW, *L'opinion allemande sous le nazisme. Bavière 1933-1945*, Paris, 1995.

immédiat de 1945 qu'à la recherche des trente dernières années. De même, l'attention portée à l'antisémitisme présenté comme le facteur d'explication unique de la « Solution finale » renvoie à un état de l'historiographie qui était celui des années cinquante⁶. Depuis, l'antisémitisme n'a pas été oublié : il reste, personne ne l'a jamais contesté, un facteur d'explication essentiel de la Shoah. Mais sa portée explicative a été relativisée : les historiens ont appris à dépasser le stade d'une approche idéaliste de l'histoire, afin d'isoler les autres facteurs qui ont rendu le génocide possible, dans le cadre de la polycratie nazie et dans le contexte de la guerre.

Plus précisément, le *leitmotiv* de l'antisémitisme éliminationniste trahit le caractère caricatural, contradictoire et passéiste de la vision de l'histoire de Daniel Goldhagen qui affirme pourtant avec force la nécessité de poser un nouveau cadre théorique susceptible de renouveler l'historiographie de l'Holocauste. Jusqu'ici, l'erreur aurait été de voir dans les Allemands des années trente et quarante des « gens comme nous », des « enfants des Lumières, rationnels, mesurés » (p. 37). Or, les Allemands sont des êtres radicalement différents, aussi éloignés de nous que le sont certains peuples du passé ou certaines peuplades d'Afrique ou d'Asie. Pour comprendre la Shoah, pour reconstituer le comportement des « Allemands ordinaires », l'historien doit donc jeter sur les tueurs un regard anthropologique. Daniel Goldhagen se réclame ainsi explicitement de la « description dense » de Clifford Geertz⁷. Ces réflexions n'ont rien d'absurde et invitent à explorer le champ des représentations qui sont celles des tueurs. Mais la vision de l'histoire qui se profile derrière ces observations stimulantes est beaucoup moins convaincante. La société dans laquelle sont immergés les « Allemands ordinaires » de Daniel Goldhagen est en effet totalement fluide : l'État, l'armée, la police, le groupe, la propagande, la guerre, l'obéissance à l'autorité, tous ces facteurs sont comme absents ; ils semblent n'exercer aucune contrainte. Chaque tueur est un être autonome, doté d'un libre arbitre total, qui décide de tuer après avoir pesé le pour et le contre : « Je résumerai ma position ainsi : les agents de l'Holocauste, après avoir consulté leurs convictions et leur morale et avoir jugé que l'extermination était juste, ne voulaient pas dire non [aux ordres qui leur étaient donnés ; Daniel Goldhagen évoque ici les hommes du 101^e (J.S.)] » (p. 22). Un peu à l'image de l'*homo oeconomicus* de la théorie libérale, tout se passe comme si l'*homo politicus* de Daniel Goldhagen possédait une connaissance et une maîtrise parfaites de l'univers dans lequel il évolue ; il compare les coûts et les avantages de chaque situation s'offrant à lui. Sa motivation n'est pas la recherche d'avantages matériels, mais une sorte de profit idéologique dont l'optimisation passe par l'extermination des Juifs. Pourtant, ces « Allemands ordinaires » voient dans le même temps leur comportement totalement conditionné par le « modèle cognitif » de l'antisémitisme éliminationniste qui leur retire tout libre arbitre. La gesticulation méthodologique de Daniel Goldhagen se réduit donc à la gestion d'un déterminisme idéologique rudimentaire. Les acteurs de l'histoire ne sont pas des hommes évoluant dans un univers socio-politique qui conditionne sinon en totalité du moins en partie leur action, mais des Allemands qui décident de tuer au nom d'une grande idée qui commande intégralement leur conduite. On est d'autant plus éloigné de la démarche anthropologique hautement revendiquée dans l'introduction que les tueurs se voient constamment reprocher de ne pas avoir pris conscience de

6. Voir à ce propos Michael MARRUS, « Reflections on the Historiography of the Holocaust », *Journal of Modern History*, n° 66, mars-juin 1994, p. 92-116.

7. Pour une critique du caractère « geertzien » de la démarche de Daniel Goldhagen, voir Volker PESCH, « Die künstlichen Wilden. Zu Daniels Goldhagens Methode und theoretischem Rahmen », *Geschichte und Gesellschaft*, 23, janvier-mars 1997, p. 152-162.

l'horreur de leurs actes ; l'altérité irréductible des « Allemands ordinaires », que seule la mise à distance anthropologique devait permettre de cerner, est donc analysée et jugée à l'aune d'une morale « humaniste » et « occidentale ».

Dans cette optique, le statut des études de cas qui forment le cœur des *Bourreaux volontaires de Hitler* est difficile à apprécier. Ces analyses présentent un intérêt incontestable et confrontent le lecteur à la réalité parfois insoutenable des terribles violences infligées à des populations juives lors d'actes de barbarie jusqu'alors peu évoqués par les historiens. Elles sont fondées essentiellement sur l'exploitation des archives judiciaires produites par les poursuites lancées par la justice ouest-allemande durant les années soixante et soixante-dix. Mais le traitement auquel est soumis cette documentation souvent inédite soulève de nombreuses interrogations. Les réalités historiques sont moins étudiées en elles-mêmes, dans une logique d'analyse que l'on pourrait approximativement qualifier de micro-historique, qu'elles ne servent à vérifier la thèse de l'antisémitisme éliminationniste exposée dans la première partie de l'ouvrage. Le produit de cette interférence entre le postulat de l'antisémitisme éliminationniste et la documentation empirique, c'est le concept des « Allemands ordinaires », qui s'oppose à celui des hommes ordinaires développé par Christopher Browning.

Les critiques adressées à Christopher Browning sont massives. Tout d'abord, ce dernier n'aurait pas tenu compte du caractère problématique des sources⁸. Lors de leur procès, les anciens policiers du 101^e bataillon de la police d'ordre sont accusés d'avoir tué ou déporté vers Treblinka plus de 80 000 Juifs de la région de Lublin, l'un des cinq districts de Pologne occupée. Face à la terrible dimension des crimes qui leur étaient imputés, les accusés ne pouvaient adopter d'autre stratégie que de minimiser autant que possible leur participation aux massacres. Christopher Browning aurait été la victime de ce discours minimaliste. Il aurait pris pour argent comptant les déclarations de ceux qui ont prétendu s'être détournés des fusillades opérées par le 101^e bataillon. Daniel Goldhagen reconnaît il est vrai que plusieurs policiers ont eu des réticences et que certains d'entre eux se sont tenus à l'écart ; mais il estime que ces hommes atypiques auraient constitué une infime minorité, bien inférieure aux 10 à 20 % de récalcitrants plus ou moins avérés identifiés par Christopher Browning.

Selon Daniel Goldhagen, Christopher Browning serait également parti d'un postulat contestable. Comme avec lui l'immense majorité des historiens de la Shoah, il considère en effet que les hommes qui se sont trouvés impliqués dans les massacres ont tué à contre-cœur, qu'ils étaient réticents et qu'ils ont accompli leur tâche avec peu d'enthousiasme. Au contraire, Daniel Goldhagen explique que les policiers du 101^e ont pris plaisir à tuer, qu'ils approuvaient leur tâche, et ce parce qu'ils étaient moins des hommes ordinaires que des « Allemands ordinaires » possédés par l'antisémitisme éliminationniste. Dès la première fusillade massive menée dans le bourg de Josefow, en juillet 1942, les hommes de la police d'ordre démontrent leur capacité à tuer avec efficacité et entrain. L'enthousiasme des tueurs se révèle déjà lors de la phase de rassemblement des futures victimes, qui précède leur assassinat dans la forêt en bordure de la localité : « Les Allemands firent preuve d'une brutalité incroyable, obéissant aux ordres sans la moindre inhibition, et tuant d'emblée ceux qui n'étaient pas en état de marcher, pour ne pas avoir à les transporter jusqu'au point de regroupement » (p. 222). Au cours de ce premier massacre, les « Allemands ordinaires » du 101^e bataillon tirent sans état d'âme : « Il y avait là de quoi soulever les tripes du plus endurci des tueurs, et pourtant, ces Allemands repartaient à travers le bois pour aller chercher de nouvelles victimes, de nouvelles petites filles... » (p. 225). Au milieu des cadavres, les Allemands du 101^e sont décrits

8. Ce qui est inexact ; voir Christopher BROWNING, *op. cit.*, p. 6-10.

comme des bêtes joyeuses qui se réjouissent des atrocités qu'ils viennent de commettre. Après l'évocation d'un policier s'esclaffant des traces de cervelles répandues sur son uniforme, Daniel Goldhagen précise que « cette facétie, cette joie ouverte, enfantine, au beau milieu d'un massacre, n'était pas du tout un cas unique » (p. 226).

Le parcours sanglant du 101^e bataillon de police est donc présenté comme exemplaire : de même que Christopher Browning, Daniel Goldhagen souligne la faible valeur combative de ces policiers qui ne sont pas des soldats d'élite, mais de braves pères de famille de milieu populaire, très majoritairement originaires de Hambourg, une région votant traditionnellement à gauche avant 1933. En outre, ces hommes relativement âgés n'ont reçu aucune formation idéologique particulière. Pourtant, dès qu'ils en reçoivent l'ordre, ils se transforment en bourreaux. Alors que le commandant du bataillon a laissé la possibilité à ceux qui le souhaitent de ne pas participer à la fusillade, peu de policiers profitent de cette occasion. Ce qui frappe avant tout Daniel Goldhagen, c'est l'adhésion des tueurs à leur tâche. Les policiers n'hésitent pas à accepter des spectateurs lors des massacres, la femme enceinte de l'un des officiers, mais aussi des infirmières de la Croix-Rouge allemande lors de la sanglante déportation des Juifs de Mierdzyrzec en août 1942. Ils se font également prendre en photo dans des positions dominatrices à côté de Juifs humiliés. Les missions de « chasse aux Juifs » (*Judenjagd*), c'est-à-dire la traque des quelques survivants qui ont réussi à échapper aux tueries ou aux déportations vers les camps d'extermination, notamment en se cachant dans la forêt, sont jugées très révélatrices de l'entrain à tuer des Allemands du 101^e. Les commandos de chasse étaient en effet de petites unités composées de volontaires qui pouvaient très bien accomplir leur tâche sans trop de zèle et épargner ainsi des vies humaines. Mais ils ne le firent pas parce qu'ils prenaient plaisir à leur travail, puisqu'ils voyaient dans les Juifs l'ennemi mortel du peuple allemand.

Cette relecture de l'action du 101^e bataillon n'est pas à rejeter en bloc. L'entrain à tuer est incontestablement une donnée à prendre en considération. La fierté de participer à l'éradication de la « juiverie internationale » et du « judéo-bolchevisme » a sûrement joué un rôle chez un certain nombre de policiers. La participation aux massacres a pu être considérée comme valorisante. Christopher Browning n'ignore pas ces éléments, mais peut-être les a-t-il minorés dans l'analyse des motivations des tueurs à laquelle il se livre au terme de son ouvrage. Il est vrai que la documentation disponible dans le cas précis du 101^e bataillon ne permet pas d'être affirmatif sur cette question. Mais, de façon générale, les soldats, policiers ou fonctionnaires allemands présents à l'Est manifestent une grande curiosité pour les fusillades dont sont victimes les Juifs. Le « tourisme de la violence » qui s'est développé dans le contexte de la guerre raciale menée en Pologne et en U.R.S.S. est un champ encore insuffisamment exploré par les historiens. Pour autant, les apports de l'analyse de Daniel Goldhagen sont invalidés par une interprétation très schématique du comportement des hommes du 101^e bataillon, sans parler des descriptions des massacres qui sont parfois plus proches du *reality show* que de l'exposé sans sensationnalisme auquel s'astreignent généralement les historiens de la Shoah.

Rien dans l'analyse de Daniel Goldhagen ne vient en effet infirmer la pertinence de l'explication multicausale avancée par Christopher Browning pour rendre compte de la transformation d'hommes ordinaires en tueurs avertis : la pression du groupe qui limite les comportements déviants, la force de l'habitude qui permet de surmonter l'horreur du premier massacre, la division des tâches qui conduit à déléguer les missions les plus abominables aux auxiliaires baltes ou ukrainiens, l'obéissance à l'autorité dans le sens défini par Stanley Milgram, tous ces éléments pourtant essentiels sont superbement ignorés par Daniel

Goldhagen qui leur substitue un seul et unique facteur d'explication d'une grande pauvreté. Le degré d'adhésion au meurtre identifié par Daniel Goldhagen aurait pourtant mérité une réflexion moins rudimentaire. Ligotées dans le lit de Procuste de l'antisémitisme éliminationniste, des intuitions intéressantes sont ainsi réduites à néant.

Le même constat vaut pour les deux autres études de cas présentées dans *Les Bourreaux volontaires de Hitler*. Daniel Goldhagen analyse d'abord le fonctionnement des camps de Lipowa et du Flughafen, deux exemples significatifs de l'univers encore mal connu des nombreux camps de travail que comptait la Pologne occupée. Dans chacune de ces deux institutions terroristes situées dans le district de Lublin, les détenus juifs sont soumis à des conditions de vie effroyables, ducs notamment au sadisme des gardiens et à la dureté des tâches qui leur sont assignées. Les prisonniers sont ainsi condamnés à une véritable extermination par le travail, les travaux effectués étant souvent inutiles et mal conçus, n'ayant d'autre fonction que de faire souffrir, d'épuiser et de tuer. A ces atrocités, Daniel Goldhagen apporte une explication sans surprise, celle de l'antisémitisme éliminationniste.

Par rapport aux développements traitant des bataillons de police, l'argumentation de Daniel Goldhagen présente cependant une faiblesse supplémentaire. Le personnel des camps de Lipowa et du Flughafen est-il en effet constitué d'hommes ordinaires ? Les gardes de Lipowa sont essentiellement des S.S., dépendant du chef des S.S. et de la police (S.S.P.F.) de Lublin. Est-on encore un homme ordinaire lorsque l'on est pris dans une structure hiérarchique comme celle de la S.S., lorsque l'univers social dans lequel on évolue est celui du camp de concentration, lorsque la norme dominante de comportement est celle du crime et du sadisme ? Évoquant le camp du Flughafen, Daniel Goldhagen développe longuement le cas de Max Dietrich, dont le principal passe-temps était de battre à mort les prisonniers à l'aide d'un fouet d'acier. Ce gardien est présenté comme un « exemple particulièrement violent de la façon dont les Allemands ordinaires se conduisaient dans ce camp » (p. 303). Suivons un instant le parcours de cet archétype de l'« Allemand ordinaire » : membre de la S.S. depuis le 1^{er} février 1933, Max Dietrich devient, à l'âge de 21 ans, gardien à Dachau où il demeure de 1934 à 1938. Autrement dit, Max Dietrich est le prototype du sadique qui, depuis de longues années, vit dans l'univers de la violence concentrationnaire. Daniel Goldhagen ne tient pourtant pas compte de ce parcours atypique qu'il a lui-même mis en évidence et conclut : « Dietrich, en dépit de son sadisme prononcé, nous en dit long sur le comportement de ses collègues » (p. 304).

Dans sa troisième étude de cas, Daniel Goldhagen explore dans des pages terrifiantes une autre dimension peu connue du génocide, les sanglantes marches de la mort qui constituent le dernier chapitre de l'histoire concentrationnaire du troisième Reich. Il retrace par le détail l'une de ces marches de la mort, dont les survivantes — véritables squelettes vivants — sont abandonnées au début de mai 1945 par leurs gardiens avant d'être découvertes par des soldats américains effarés. Le mérite de l'auteur est d'avoir reconstitué le destin de ces détenues juives du camp de concentration du Schleiersee, situé en Basse-Silésie. Le 20 janvier 1945, le camp est évacué devant la progression de l'Armée rouge. 970 prisonnières prennent la route à destination de Grünberg, autre camp dépendant comme le premier du camp principal de Gross-Rosen mais situé 100 km plus à l'Ouest. 150 détenues meurent en chemin : 20 sont mortes de froid et d'épuisement, 130 ont été abattues par les gardiens. Dès le 29 janvier 1945, le camp de Grünberg est lui aussi évacué. Une partie de la population du camp gagne Bergen-Belsen. Mais la majorité des détenues — parmi elles se trouvent de nombreuses survivantes du Schleiersee — prennent la direction de

la Bavière. Cette seconde marche de la mort vers le camp de Helmbrechts, camp satellite de Flossenbürg situé à proximité de la frontière tchèque, se fait dans des conditions particulièrement épouvantables. Nombre de détenues n'ont pas de chaussures pour traverser cette région de l'Europe centrale en plein hiver. Environ 200 prisonnières meurent pendant le trajet. A Helmbrechts, les cinq semaines de détention sont particulièrement rudes, sans comparaison avec le traitement réservé aux prisonnières allemandes, voire aux détenues soviétiques. Dans ce camp, la majorité des gardiens ne sont pas des S.S. (sauf deux, dont le commandant). Ils ont été déclarés inaptes au combat et ne sont donc pas le produit d'une sélection rigoureuse. Les gardiennes en revanche appartiennent à la S.S., mais leur incorporation dans l'organisation de Himmler est récente puisqu'elle remonte à la seconde moitié de l'année 1944. Daniel Goldbach conclut donc : « Leur ressemblance avec les vrais S.S. était proche de zéro » (p. 339). Le 13 avril 1945, devant l'avance des troupes américaines, le commandant du camp ordonne l'évacuation. Jusqu'à l'extrême-fin de la guerre, les gardiens continuent de martyriser leurs prisonnières juives. Ces dernières n'ont pratiquement rien à manger et sont systématiquement frappées, parfois à mort ; certaines d'entre elles sont abattues à coups de fusil. Ces atrocités sont commises alors que le régime nazi s'écroule. Dans cette situation de chaos, alors même qu'ils ont reçu de Himmler des consignes de modération, les gardiens s'obstinent malgré tout à tuer et à faire souffrir, un acharnement qui témoignerait de façon exemplaire de la force de l'antisémitisme éliminationniste.

Les Allemands étaient-ils tous enragés à tuer et à faire souffrir les Juifs ? A plusieurs reprises, des civils veulent donner de la nourriture aux prisonnières. Ils sont repoussés par les gardes. A Cista, en pays sudète, le maire propose, sans succès, d'héberger les prisonnières dans une grange qui avait été aménagée pour des auxiliaires féminines de la Wehrmacht. Un autre jour, le convoi est victime d'une attaque aérienne. Des soldats transportent plusieurs prisonnières blessées dans un hôpital. Mais les gardes viennent les récupérer. Ces civils ou ces soldats qui témoignent d'un peu d'humanité sont sans nul doute peu nombreux, mais leur attitude face à la souffrance des prisonnières aurait mérité quelques réflexions. En outre, le déchaînement de cruauté dont font preuve les gardes à l'extrême-fin du conflit constitue autant le paroxysme d'une routine de la violence rôdée dans les mois précédents que l'ultime manifestation de l'antisémitisme éliminationniste. La perspective de l'écroulement de l'État nazi a exacerbé le caractère répressif du système, nombre de responsables des services de sécurité et de cadres du parti réagissant à l'insécurisation croissante par une fuite en avant dans la violence.

En conclusion, les trois études de cas menées par Daniel Goldbach témoignent d'une démarche micro-historique mal contrôlée puisqu'elles n'entrent en ligne de compte que dans le cadre d'une vérification faussement empirique de la thèse de l'antisémitisme éliminationniste. Les Allemands sont présentés comme des criminels potentiels qui l'auraient effectivement été s'ils s'étaient trouvés dans les conditions adéquates, comme le montre le comportement des bataillons de la police d'ordre en Pologne occupée : « Les individus les plus importants pour notre étude sont ceux qui n'étaient affiliés ni au parti nazi, ni à la S.S., parce que c'est à travers eux (et des milliers d'autres dans les autres bataillons) que nous pouvons nous former une idée de ce qu'auraient fait les Allemands ordinaires si on leur avait demandé d'être des tueurs au sein d'une opération de génocide » (p. 214).

Étant donné le caractère déterministe de la théorie de l'antisémitisme éliminationniste, le lecteur serait en droit d'attendre une confirmation de ce diagnostic à travers une confrontation avec la bibliographie existante sur le comportement des hommes ordinaires sous le troisième Reich. Or, le vaste

champ de réflexion que représente la Wehrmacht est ignoré, à l'exception de quelques observations superficielles. L'armée allemande, qui rassemble près de 10 millions de soldats en 1944, constitue pourtant un formidable gisement d'hommes ordinaires, sur lequel les études se sont multipliées ces dernières années. On s'est notamment efforcé de comprendre comment et pourquoi des soldats du rang ont participé aux tueries dont ont été victimes les populations civiles, juives et non juives. Les directives criminelles du haut-commandement, le contexte radicalisant de la guerre, la supériorité de plus en plus marquée de l'Armée rouge, le sentiment de déracinement, la peur de l'ennemi, la force de l'idéologie et de l'antisémitisme, le profil particulier de telle ou telle unité, tous ces facteurs ont été mis en évidence par les chercheurs, avec des pondérations variables suivant les cas. Si l'historien israélo-américain Omer Bartov conclut à l'importance de l'idéologie et de l'antisémitisme pour comprendre le comportement criminel des soldats allemands sur le front de l'Est, son constat n'est pas le reflet d'un déterminisme idéologique simpliste, mais la résultante d'une analyse multicausale liant facteurs situationnels et idéologiques⁹. L'antisémitisme a pris un caractère destructeur non pas du fait de son ancrage dans la psychologie du peuple allemand, mais dans le contexte de violence extrême de la guerre totale et raciale menée à l'Est, dont l'impact multiforme sur la vie quotidienne et l'état d'esprit des soldats est minutieusement reconstitué. Le vaste champ d'investigation de la Wehrmacht confirme donc la pertinence de l'approche multicausale, également développée par Christopher Browning, pour rendre compte du comportement criminel des hommes ordinaires.

Les violences dont sont victimes les civils non juifs sont une autre dimension de l'horreur nazie étrangement absente de l'horizon des *Bourreaux volontaires de Hitler*. Daniel Goldhagen observe certes avec justesse que le sort des Juifs, dans les camps de travail ou lors des marches de la mort, est particulièrement terrible. Les détenus russes, polonais ou allemands sont eux aussi maltraités, mais à un degré moindre. Reste que si la Shoah est sans conteste un crime à la spécificité irréductible, d'innombrables villageois et citadins de l'Europe occupée, notamment en Pologne, en U.R.S.S. ou en Serbie, sont tombés sous les balles allemandes, sans même évoquer le sort terrifiant réservé aux prisonniers de guerre soviétique, dont 3,3 millions n'ont pas survécu à l'épreuve de la captivité. En outre, les populations soumises à la domination nazie ont été affamées pour nourrir l'Allemagne. Quant au tristement célèbre *Generalplan Ost* élaboré par les technocrates nazis, il en dit long sur le sort effroyable réservé aux peuples slaves au lendemain de la victoire attendue sur le « judéo-bolchevisme ». En bref, la violence nazie s'est déployée contre des populations diverses. Le meurtre d'un prisonnier soviétique d'une balle dans la nuque au bord d'une route, la pendaison barbare de « partisans » et de « terroristes » à Belgrade, à Kiev ou à Kharkov, le massacre de villageois russes ou l'assassinat de la population juive d'un ghetto de Pologne sont les différentes facettes d'une initiation à la violence de masse qui a été un apprentissage multiforme et dont

9. Omer BARTOV, *Hitlers Wehrmacht. Soldaten, Fanatismus und die Brutalisierung des Krieges*, Hambourg, 1995 ; pour l'édition anglaise, voir *Hitler's Army. Soldiers, Nazis and War in the Third Reich*, Oxford, 1992. Pour une analyse minorant le rôle de l'idéologie et se rapprochant plus du schéma développé par Christopher Browning, voir Theo SCHULTE, *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia*, Oxford, 1989 ; sur le cas de la Serbie, où la Wehrmacht a été directement responsable de la mise en œuvre du génocide, voir Walter MANOSCHEK, « Serbien ist judenfrei ». *Militärische Besatzungspolitik und Judenvernichtung in Serbien 1941/1942*, Munich, 1993. Pour un bilan récent de la recherche consacrée à la Wehrmacht, voir Hannes HEER et Klaus NAUMANN (dir.), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1994*, Hambourg, 1995 et Walter MANOSCHEK (dir.), *Die Wehrmacht im Rassenkrieg. Der Vernichtungskrieg hinter der Front*, Vienne, 1996.

les effets ont été cumulatifs sur les hommes ordinaires qui s'y sont trouvés impliqués.

Réflexion sur l'antisémitisme éliminationniste, analyse du comportement criminel des « Allemands ordinaires », *Les bourreaux volontaires de Hitler* proposent *in fine* une relecture globale du déroulement de la Shoah. L'importance des chambres à gaz est ainsi relativisée : « Contrairement à ce que disent les historiens et à ce que croit l'opinion, le gazage est plutôt un épiphénomène dans l'extermination des Juifs. C'était un moyen plus commode, mais il n'apportait rien d'essentiel au processus. Si les Allemands n'avaient pas inventé la chambre à gaz, ils auraient pu tuer presque autant de Juifs. L'intention vient en premier, les moyens en second » (p. 502, note 81). Sans même souligner la maladresse insigne de cette assertion, il convient de rappeler que les morts par le gaz forment la majorité des victimes du génocide. Auschwitz et par extension le réseau des camps d'extermination, c'est-à-dire la mort planifiée à l'échelle industrielle, constituent l'infrastructure criminelle qui distingue la Shoah d'autres phénomènes de violence de masse qu'a connus le xx^e siècle. Les fusillades commises à l'Est n'ont été que l'une des méthodes de tuerie expérimentées par les responsables nazis, constamment à la recherche de techniques plus efficaces, dont on attendait également qu'elles épargnent le psychisme des tueurs. Il est vrai que le camp d'extermination, avec son personnel d'encadrement soigneusement sélectionné, sa division des tâches et son mode de fonctionnement qui implique un secret plus grand, bien que loin d'être total, cadre difficilement avec les analyses développées dans *Les bourreaux volontaires de Hitler*.

En définitive, l'ambitieuse révision historiographique promise en introduction débouche sur la vision d'un crime tribal, sorte d'explosion de violence sauvage dont se sont rendus coupables des dizaines de milliers d'« Allemands ordinaires » dans des circonstances mal déterminées. La Shoah n'est plus dans cette perspective que l'assouvissement d'une pulsion exterminatrice ancrée dans l'essence même de la culture allemande. Sans doute Daniel Goldhagen se refuse-t-il à ressusciter explicitement la thèse de la culpabilité collective. Il évite également d'utiliser la notion de caractère national et de renouer ainsi avec des simplismes d'un autre âge. Il est néanmoins légitime de s'interroger sur la signification de cette mystérieuse culture politique allemande qui constitue le substrat de l'antisémitisme éliminationniste. Concept essentiel des historiens et des politologues, la culture politique ne peut se réduire à une réalité figée à un seul dénominateur, à savoir un antisémitisme lui aussi défini de façon très primitive. Dans une société complexe comme l'Allemagne des xix^e et xx^e siècles, il n'y a pas une, mais des cultures politiques. En outre, ces dernières ne sont pas des manifestations invariantes, mais des visions du monde en perpétuelle évolution, résultantes de facteurs politiques, économiques ou culturels eux-mêmes en constante redéfinition. A l'opposé, la culture politique de Daniel Goldhagen est une réalité invariante et univoque, corrélée non pas socialement mais ethniquement, qui se trouve élevée au rang de principe d'action de tout un peuple à travers les âges. C'est donc un lecteur abasourdi qui apprend que l'antisémitisme éliminationniste disparaît subitement et de façon définitive au lendemain de 1945. Dans la préface à l'édition allemande de son ouvrage, reproduite dans la version française, Daniel Goldhagen éprouve il est vrai le besoin de préciser que la culture politique de l'Allemagne n'a rien d'« immuable » (p. 566). Mais ces dénégations tardives n'atténuent en rien le caractère rudimentaire de ses analyses.

Dans son approche de l'histoire, Daniel Goldhagen est en effet très proche de la psychologie des peuples. Il recourt systématiquement à la dénomination collective « les Allemands ». Cette utilisation est tout à fait justifiée lorsqu'il

s'agit de désigner les acteurs des atrocités commises à Lipowa ou à Josefow puisqu'elle revêt alors un strict contenu informatif : les gardiens ou les policiers dont il est question sont bien des citoyens allemands. A d'autres reprises en revanche, la dénomination « les Allemands » ne désigne pas tel ou tel responsable d'atrocités dans un contexte précis, mais toute la population du Reich. Daniel Goldhagen évoque les grandes lignes de la politique antisémite du régime nazi en des termes qui laissent entendre la participation effective et la culpabilité directe du peuple allemand dans son ensemble : « La première phase va de 1933 jusqu'au début de la guerre. Elle voit les Allemands mettre en œuvre une politique antijuive déjà radicale... » (p. 413). D'autres phrases témoignent de cette formulation imprécise dont la rigueur est pour le moins contestable : « C'est seulement quand l'Allemagne a eu en son pouvoir la majorité des Juifs européens (...) que les Allemands ont pu enfin mettre en œuvre l'intention exterminationniste présente chez Hitler dès le début » (p. 421). A plusieurs reprises, Daniel Goldhagen évoque une sorte de dérèglement psycho-pathologique du peuple allemand : « Les camps devinrent donc l'institution où les Allemands pouvaient se laisser aller à tout ce que leur dictait leur idéologie ou leur psychologie, utilisant les esprits et les corps des prisonniers comme des instruments et des objets de jouissance » (p. 180) ; « Le déchaînement de violence dans les camps avait un double objectif. Le premier était de permettre aux Allemands une réalisation gratifiante de leurs pulsions » (p. 181) ; « Il y a eu chez les Allemands une "culture de la cruauté" à l'endroit des Juifs... » (p. 257). Cette culture de la cruauté est à l'œuvre dans les diverses institutions du génocide. Daniel Goldhagen évoque également une « rage allemande contre les Juifs », « du type de celle qui possède le capitaine Achab dans sa chasse à Moby Dick » (p. 394). Si les Allemands ont tué les Juifs, c'est donc bien parce qu'ils étaient des Allemands : « L'idée que des Danois ou des Italiens ordinaires auraient agi comme ont agi les Allemands ordinaires n'a pas la moindre apparence de plausibilité » (p. 402). Une fois encore, le comparatisme auquel consent Daniel Goldhagen est des plus primitifs.

Au-delà des chutes de tension conceptuelle que constituent ces retours de flamme de la psychologie des peuples, Daniel Goldhagen signe une page d'histoire à des années-lumière des acquis de la recherche récente. Le schéma fonctionnaliste est totalement ignoré en dépit de sa pertinence heuristique. Le rôle de l'État nazi et de son Führer est évoqué très rapidement, sous la forme d'un ultra-intentionnalisme particulièrement pauvre. Pourtant, *Les bourreaux volontaires de Hitler* ont tout de même une qualité, celle d'attirer l'attention, malheureusement de façon très déformante, sur un certain nombre de questionnements essentiels. C'est le cas, on l'a vu, de la problématique des hommes ordinaires. Au-delà des fusillades de masse qui mobilisent nombre de soldats et de policiers, la question du soutien apporté par la population allemande au régime nazi est un autre thème historiographique majeur. Plusieurs études récentes sur la Gestapo révèlent aussi l'existence d'une administration quasiment paralysée par le manque d'effectifs. Quelques dizaines de policiers doivent souvent gérer des circonscriptions de plusieurs millions d'habitants. A l'instar de la police d'ordre qui ne parvient à procéder à des fusillades massives que parce que les hommes du rang acceptent de tirer, la Gestapo ne parvient à fonctionner que grâce aux innombrables dénonciations dont elle est submergée. Cette assistance apportée à la police est un autre symptôme de l'adhésion au moins partielle d'une grande partie de la population au régime hitlérien, ce qui conduit d'ailleurs à relativiser l'existence d'une résistance et même d'une *Resistenz* sous le nazisme¹⁰. En clair, le schéma étonnamment simplificateur d'un

10. Voir Klaus-Michael MALLMANN et Gerhard PAUL, « Omniscient, Omnipotent, Omnipresent ? Gestapo, Society and Resistance », in David F. CREW (dir.), *Nazism and German Society, 1933-1945*,

peuple allemand tenaillé par l'antisémitisme qui approuve chaudement le génocide aurait mérité une formulation moins primitive qui aurait pu déboucher sur une véritable réflexion concernant le degré d'acceptation du nazisme par la société allemande. Les travaux les plus récents conduisent d'ailleurs à revoir à la hausse le degré d'implication non seulement de la population « ordinaire », mais des élites, étrangement absentes de l'analyse de Daniel Goldhagen alors que ce sont précisément elles qui assurent le fonctionnement d'un régime nazi à la mécanique complexe. La responsabilité du haut-commandement militaire est essentielle dans la diffusion et l'exécution des ordres criminels et racistes. De même, il importe de prendre la pleine mesure de la nébuleuse d'universitaires et de fonctionnaires — démographes, économistes, historiens — qui ont élaboré des plans de réorganisation économique, démographique et raciale de l'Europe occupée¹¹. Le nouvel ordre nazi a suscité des utopies technocratiques particulièrement inhumaines. Dans cette perspective, le dossier de l'antisémitisme a bien été rouvert, de manière à montrer le caractère particulièrement nocif d'un « antisémitisme élitare » très différent de l'antisémitisme de faubourg des S.A. : ce dernier permet certes de comprendre un pogrom, mais non la planification des tueries à l'Est et encore moins le système des camps d'extermination¹². Quant aux recherches déjà évoquées sur la Wehrmacht, elles conduisent à comprendre comment l'antisémitisme, dans le contexte de la guerre, débouche sur la pratique sociale de la violence de masse. L'étude de la vision du monde des élites montre également que l'antisémitisme se combine avec d'autres considérations d'ordre idéologique et raciale (l'antibolchevisme ou l'antislavisme) ou technocratiques (la réorganisation démographique et économique de l'Europe orientale) pour légitimer les projets les plus terrifiants. Les ambitions de carrière, la soif de sortir de l'anonymat conduisent d'ailleurs bien des fonctionnaires à investir leur énergie dans les chantiers jugés essentiels de la « germanisation » ou de la « question juive ». La structure polycratique du régime, le caractère féodal et clanique du pouvoir hitlérien ont permis aux initiatives meurtrières de subordonnés zélés d'entrer en résonance et de déboucher sur la « Solution finale ». Moins dictateur faible que catalyseur des initiatives exterminatrices de ses lieutenants, Hitler joue bien évidemment un rôle essentiel. De façon stupéfiante, le fonctionnement spécifique du régime nazi n'est pas pris en considération dans *Les Bourreaux volontaires de Hitler*. Il aurait pourtant permis d'étayer de façon convaincante l'idée suivant laquelle le degré d'implication de la société allemande dans la Shoah doit être revu à la hausse. Deux études récentes révèlent ainsi comment la mise en œuvre de la « Solution finale » en Galicie résulte de la coopération entre les différentes composantes de l'appareil d'occupation : ce ne sont donc pas seulement les policiers de la S.S. qui sont responsables du meurtre des Juifs galiciens, mais aussi les fonctionnaires, les militaires ou les industriels, c'est-à-dire l'essentiel des acteurs de la présence allemande en Galicie¹³.

Londres, 1994, p. 166-196, Gerhard PAUL et Gerhard MALMANN (dir.), *Die Gestapo, Mythos und Realität*, Darmstadt, 1995 et Robert GELLATELY, « The Gestapo and German Society. Political Denunciation in the Gestapo Case Files », *Journal of Modern History*, 60, décembre 1988, p. 654-694.

11. Voir Götz ALY et Susanne HEIM, *Vordenker der Vernichtung. Auschwitz und die Pläne für eine neue europäische Ordnung*, Francfort, 2^e édition, 1994 et Götz ALY, *Macht, Geist, Wahn. Kontinuitäten deutschen Denkens*, Berlin, 1997.

12. Voir notamment Ulrich HERBERT, *Best. Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft, 1903-1989*, Bonn, 1996 et Michael WILDT, « Avant la " Solution finale ". La politique du service de sécurité de la S.S., 1935-1938 », *Genèses*, 21, décembre 1995, p. 29-52.

13. Dieter POHL, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944. Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, Munich, 1996 et Thomas SANDKÜHLER, « End-

Montrer comment Daniel Goldhagen a abordé de façon peu convaincante un certain nombre de problématiques essentielles permet déjà d'expliquer le succès phénoménal des *Bourreaux volontaires de Hitler*. D'autres facteurs sont cependant à prendre en considération. Aux États-Unis, une stratégie de vente particulièrement agressive et efficace ainsi que la place accordée à la Shoah dans un pays au contexte culturel spécifique semblent avoir facilité la réception enthousiaste réservée du livre¹⁴. L'écho rencontré en Allemagne s'explique également par la surmédiation de l'ouvrage, avant même qu'il n'ait été disponible en version allemande. Dès la sortie du livre aux États-Unis, l'hebdomadaire *Die Zeit* couvre l'événement avec une longue série d'articles. Partisans et adversaires s'expriment avec passion dans les colonnes de la presse. Daniel Goldhagen est très rapidement invité à préciser ses positions ; ce qu'il fait par écrit et surtout par oral lors de débats qui connaissent un retentissement considérable. A Hambourg, à Berlin, à Munich, devant des centaines, voire des milliers de personnes, c'est un Daniel Goldhagen très à l'aise qui fait face à des interlocuteurs souvent critiques comme l'historien Hans Mommsen, l'un des principaux tenants du schéma fonctionnaliste. Le contraste est d'ailleurs frappant entre le (relativement) jeune assistant d'Harvard âgé de 37 ans qui joue consciemment ou inconsciemment de son « look » dynamique et sympathique et le responsable professeur qui a souvent du mal à exprimer des pensées aux ramifications multiples face à une assistance par définition ignorante de l'historiographie et bruyamment acquise à la cause de Daniel Goldhagen.

Mais les stratégies de promotion, la mobilisation de la presse, les talents de communicateur de Daniel Goldhagen ne suffisent pas à rendre compte du succès des *Bourreaux volontaires de Hitler* en Allemagne. Dans une langue fort peu universitaire, où perce très fréquemment l'indignation morale, Daniel Goldhagen offre une plongée éprouvante dans l'univers cauchemardesque des fusillades massives de la population juive, une facette du génocide peu connue du grand public. En outre, il propose des explications simples, dont la cohérence est plus accessible à défaut d'être plus pertinente que les analyses parfois complexes de la communauté historique. Dans une société allemande qui se révèle de plus en plus capable d'assumer le poids du passé au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de 1945, *Les Bourreaux volontaires de Hitler* ont été accueillis avec ferveur par de nombreux Allemands, en particulier parmi les jeunes générations, qui découvrent la terrifiante dimension de l'horreur nazie. Au même moment, une exposition itinérante réalisée par l'Institut für Sozialforschung de Hambourg révèle aux yeux de l'opinion l'ampleur des crimes commis par la Wehrmacht.

De ce point de vue, l'effet Goldhagen est incontestablement positif et contribue à la sensibilisation de l'Allemagne posthitlérienne à la réalité de la Shoah. Il démontre en outre la place de plus en plus centrale qu'occupe le nazisme et ses atrocités dans la mémoire et la conscience démocratique des sociétés occidentales. Était-il pour autant nécessaire d'attribuer le prix « Démocratie 1997 » à un ouvrage qui présente les chambres à gaz comme un « épiphénomène » de l'histoire de la Shoah ? L'effet de mobilisation de l'opinion publique est-il le seul critère à prendre en compte pour juger d'un ouvrage traitant du nazisme ? Parce qu'elle se révélerait plus apte au devoir de mémoire, l'histoire *reality show* qui cultive le sensationnalisme racoleur et l'explication simpliste doit-elle prendre le pas sur l'histoire plus sobre et plus rigoureuse que

lösung » in Galizien. Der Judenmord in Ostpolen und die Rettungsinitiativen von Berthold Beitz 1941-1944, Bonn, 1996.

14. Sur ce thème, voir Gulie Ne'eman Arad, « Ein amerikanischer Alptraum », in Julius H. SCHOEPS, *op. cit.*, p. 176-188.

pratiquent traditionnellement les universitaires ? Pour la communauté historienne allemande et étrangère, qui a majoritairement rejeté un ouvrage jugé caricatural, nul doute que ce nouveau développement de la controverse sera diversement apprécié. Lors de la remise du prix, Jürgen Habermas a remercié Daniel Goldhagen d'avoir aidé les Allemands à jeter un autre regard sur le passé¹⁵. Cette appréciation qui émane d'un intellectuel éminent qui fut également l'un des principaux protagonistes de la querelle des historiens inspire deux observations. Elle souligne d'abord le caractère fort peu évident aux yeux des non-spécialistes des normes de scientificité de la communauté historienne. S'ils se sont émus des insuffisances analytiques des *Bourreaux volontaires de Hitler*, les historiens peu ou prou spécialistes du nazisme se sont trouvés confrontés à l'incompréhension des non-historiens et d'une grande fraction de l'opinion publique, parfois même aux interrogations hésitantes de nombreux collègues spécialisés dans d'autres champs et peu au fait de l'historiographie de la Shoah. Mais l'intervention de Jürgen Habermas incite également à réfléchir sur la place et la mission des historiens du nazisme vis-à-vis du vaste auditoire des non-spécialistes, du cadre qui se cultive au philosophe qui s'engage en passant par le jeune qui cherche à comprendre. L'Allemagne des années 1933-1945 est devenue un objet d'histoire dont la compréhension est chaque jour plus complexe, les historiens eux-mêmes ne parvenant plus à maîtriser une bibliographie à la croissance exponentielle. Le décalage est donc grandissant entre les attentes d'une opinion de plus en plus soucieuse de comprendre la monstruosité nazie et des chercheurs qui fonctionnent de plus en plus en circuit fermé, à l'instar des physiciens ou des biologistes. Ces évolutions sont incontournables et rendent le dialogue avec le « grand public » structurellement problématique. Mais la communauté historienne n'a sans doute pas œuvré avec suffisamment de détermination dans le sens d'une vulgarisation bien maîtrisée, soucieuse à la fois de familiariser un auditoire assez large avec les développements relativement sophistiqués de l'historiographie récente et d'offrir une vue d'ensemble de la Shoah. Le langage des historiens n'est pourtant pas si hermétique que ce défi ne puisse être relevé pour le plus grand profit de la « maîtrise du passé ».

Jean SOLCHANY,
Institut d'études politiques, Lyon.

15. Voir Jürgen HABERMAS, « Warum ein "Demokratiepreis" für Daniel J. Goldhagen ? Eine Laudatio », *Die Zeit*, 1997, n° 12, 14 mars 1997, p. 13-14.